

## **Dialogue des cultures, Religions et Enseignement des Langues**

*Jacques Cortès*  
Professeur des Universités  
Président du GERFLINT  
CELEC-CEDICLEC

*Dans les lignes qui suivent, l'auteur part du constat pessimiste d'une incommunicabilité culturelle fondée sur l'examen d'une situation contemporaine explosive, sur l'ambiguïté même du concept de culture, sur les erreurs des économistes et politologues et sur les dérives coupables du sentiment religieux...pour faire le vœu d'un « désarmement des cultures » seul capable à ses yeux de donner vie à un véritable dialogue entre les hommes de la « Terre-Patrie », mais sous la réserve expresse que le problème éducatif concernant l'enseignement-apprentissage des langues-cultures soit enfin posé avec sérieux conviction, dynamisme et générosité par les Gouvernements du monde, et non plus relégué dans le fourre-tout de l'applicationnisme traditionnel.*

Entre les Hommes, la foi religieuse, historiquement, a fréquemment constitué une barrière et un prétexte de guerre ou d'ostracisme plutôt qu'une occasion de rencontre et de collaboration fraternelles. Le refus ou l'incompréhension des valeurs d'autrui, conjugué à une volonté de le « civiliser », compliqué trop souvent aussi par le désir affiché ou insidieux de s'en débarrasser (la fameuse « purification ethnique ») pour s'emparer de son territoire et en tirer un avantage économique, politique ou stratégique, tout cela a engendré des conflits interminables. Les religions, alors, non seulement n'ont pas joué le rôle modérateur qu'impliquent pourtant leurs principes fondateurs, mais elles ont même rendu possible, au nom de la Vérité dont chacune d'elles se réclame, l'élimination (ou l'exclusion du groupe) de tout individu considéré comme ennemi de Dieu dès lors qu'il se situe spirituellement ailleurs, donc forcément dans l'erreur. Les cultures peuvent-elles dialoguer ? La construction d'une culture demande des siècles de gestation et le dialogue des cultures – parce qu'il doit concilier l'inconciliable s'agissant de valeurs lentement mûries au chaud soleil de traditions distinctes toujours sublimées, de valeurs devenues consubstantielles de l'individu, donc faisant partie tout à la fois de sa substance éthique et même de sa substance physique car tout individu, à quelque communauté qu'il appartienne, est façonné, qu'il en ait clairement conscience ou non, par la culture qu'il a reçue en héritage – ce dialogue des cultures, donc, sincèrement désiré par tous aujourd'hui, n'en doutons pas, n'est encore rien d'autre, dans l'état actuel des sociétés humaines, qu'une aspiration humaniste inscrite dans un avenir indécidable. N'oublions pas, en effet, l'étymologie double du mot culture qui, par colere se rattache à la culture des sols donc à la nourriture du corps ; et par cultus nous élève à la spiritualité, à l'adoration de Dieu (ou des dieux), donc à la nourriture de l'âme. Je parle de dessein ici de nourriture, car la nourriture c'est la vie ; car sans nourriture, c'est la mort, celle du corps autant que celle de l'âme. Je crois qu'on ne maniera jamais avec assez de prudence un concept aussi délicat que celui de culture. Il s'agit certainement du plus noble et du plus dangereux à la fois de tous les concepts fondateurs des communautés humaines puisque, par exemple, il concerne autant la construction coûteuse mais inoubliable de beauté architecturale du Palais de Versailles, que les « Dragonades », la Révocation de

l'Edit de Nantes et l'exode de 300.000 protestants chassés de France par la politique religieuse intolérante de Louis XIV. Les deux aspects : noblesse et danger de la culture sont là comme les visages confondus du Bien et du Mal. Faire dialoguer des cultures ? On peut toujours essayer, mais le chemin qui conduit à cet humanisme transcendant enfin, pour l'amour de Dieu, tous les particularismes, certitudes, rejets, habitudes, réflexes, blocages de toutes sortes... Ce chemin-là, il est bon que nous l'emprunions enfin mais en sachant qu'il sera long, sinueux, escarpé, accidenté, dangereux parfois, et que les découvertes que nous y ferons demanderont beaucoup de temps encore pour nous rapprocher ensemble de l'infinie perfection que nous postulons. Je voudrais à présent examiner rapidement les conditions générales dans lesquelles nous pouvons vivre aujourd'hui cette tentative de dialogue des cultures. Je vais m'appuyer pour cela sur un certain nombre de réflexions que nous fournit la presse internationale contemporaine, et particulièrement sur un article publié il y a quelques mois dans le Monde Diplomatique par Constantin Von Barloewen, auteur notamment d'une *Anthropologie de la mondialisation* publiée en 2000 aux Editions des Syrtes à Paris. Une idée assez courante circule depuis « la fin du conflit Est-Ouest » : la planète serait désormais tiraillée compulsivement entre deux forces contradictoires : d'un côté la *mondialisation ou globalisation* qui concernerait essentiellement le domaine économique et financier ; et de l'autre un sursaut identitaire multiple tellement fort qu'il aboutirait à une véritable *balkanisation* communautariste génératrice de conflits d'une extrême violence. Comme on le voit, le problème crucial de l'heure, à vrai dire pas spécialement nouveau dans son principe, tournerait autour de « la relation avec l'autre ». Quelles sont les représentations que l'on a de soi et celles que l'on se fait de l'autre, et comment les concilier ? Pour l'instant soyons net : la résultante des deux forces : interne et externe, aboutit aujourd'hui à une incohérence formidable dont les conséquences explosives ont donné lieu, il y a deux ans à peine, à un événement d'un retentissement tel qu'on peut dire qu'il y a désormais un avant et un après 11 septembre 2001. Ce qui pourrait nous intéresser, c'est évidemment l'explication de ce positionnement explosif universel et, consécutivement, les solutions envisageables pour venir à bout de ses effets destructeurs, sachant que nous sommes parvenus à une limite au-delà de laquelle c'est peut-être la planète même qui est menacée par ces affrontements où la culture tient une place capitale. L'opposition entre modernité et tradition est un problème vieux comme le monde. Elle prend aujourd'hui une telle intensité qu'on peut la considérer comme un phénomène nouveau. Au modernisme, en effet, on oppose non pas la tradition dans sa sagesse modératrice et apaisante, mais, de plus en plus souvent, cette défiguration tragique du mysticisme qu'est le fondamentalisme et ses séquelles fiévreuses, incontrôlables : l'intolérance et le fanatisme. Derrière tout cela des problèmes humains graves. La standardisation du monde par la technique suscite, de façon compréhensible, dans les lieux du monde où règne la misère, le déséquilibre social, l'inéquité, un désir d'autant plus intense de reconnaissance identitaire qu'on vit en permanence sur un sentiment d'impuissance. D'où des formes radicalisées de revendications excluant tout dialogue serein et donc toute solution autre que la destruction et la mort, celle de l'Ennemi d'abord, mais aussi la sienne propre. A cet égard le kamikaze du *World Trade Center* ou de *Jérusalem*, si condamnable et humainement inacceptable soit son acte de mort envers des innocents, en est, ne l'oublions pas, la première victime. Il ne faut jamais laisser le désespoir prendre le pas sur la raison et sur l'amour d'autrui. C'est donc à un niveau plus élevé qu'il faut tenter de porter notre regard. Faire le constat de « cette prise de conscience » aigüe « des différences culturelles » est une incontournable nécessité aujourd'hui. Le dialogue interculturel est donc la base de « tout nouvel ordre politique mondial ». On s'est lourdement trompé, au cours des dernières décennies, en estimant que l'uniformisation harmonieuse du monde, comme le pensent encore bien des technocrates, se résumerait à exporter partout la seule « standardisation technique, économique et financière » conçue dans les pays dits « développés ». Les nouvelles lois du « Marché international » et le progrès scientifique et technique sont nécessaires, nul n'en doute, à la mise en valeur de toute la planète, mais sans la recherche patiente et obstinée, par delà toutes les différentes culturelles, d'une Unité humaine profonde, ces avancées ne peuvent déboucher que sur

le chaos et sur la guerre incessante que les cultures humiliées feront aux cultures dominantes et réciproquement. Qu'on le veuille ou non, nous n'avons pas d'autre choix que de rechercher une « Universalité cohérente » pour remplacer « la multitude des universalités en lutte pour l'hégémonie ». Belles paroles sans doute, mais marquées au coin d'une certaine candeur utopique. Cela étant admis, le réalisme de la violence n'est-il pas tout aussi simpliste, candide, et utopique lui-même dans son expression guerrière et ses pulsions suicidaires ? Il y a là, de toute évidence, matière à débat. Arrêter de se complaire dans l'idée que le libéralisme mondial puisse être l'*alfa* et l'*oméga* de toute solution politique ou économique aux maux de la planète est un progrès anthropologique nécessaire. On ne peut pas dogmatiquement le transposer tel quel n'importe où car, comme le souligne fortement Von Barloewen, l'économie d'un pays quelconque fonctionne selon des valeurs profondes où entrent en ligne la culture et la religion. Nier ces valeurs, c'est s'exposer bien plus qu'à des échecs : à des conflits constants. Ces conflits sont tellement connus et donc prévisibles que l'ex-Président allemand, Roman Herzog parlait, à propos de leur prise en compte, d'un « impératif politique sécuritaire ». La culture et la religion d'une communauté humaine donnée sont donc, respectées ou écartées, la raison du succès d'une transaction internationale ou la cause majeure de son échec et des séquelles conflictuelles que ce dernier ne manquera pas, à court ou moyen terme, d'engendrer. Comment, en effet, faire dialoguer sans précaution des partenaires dont les « traditions culturelles et religieuses » sont aux antipodes les unes des autres ? La logique n'est pas cartésienne partout, le rapport à l'espace et au temps varie d'un pays à l'autre, de véritables gouffres peuvent séparer les mœurs, les mentalités, les valeurs, les croyances. Penser dans ces conditions que « l'application des critères des sociétés industrielles dans les pays émergents » puisse les aider vraiment à se développer risque d'engendrer de tragiques erreurs et d'aboutir à « une dangereuse uniformisation ». Bref, nier l'identité culturelle d'une communauté est le plus dangereux facteur de déséquilibre social et géopolitique. Comme le remarque plaisamment l'anthropologue britannique Ernest Gellner, cité par Von Barloewen, la gestion du monde n'est pas la seule affaire des politologues et des économistes. Sans dialogue des cultures, mieux vaut exclure d'avance tout espoir en matière de communication mondiale. La culture, l'identité culturelle ont donc besoin d'une nourriture qui ne saurait ni se limiter à des considérations d'ordre purement spirituel, ni à une substance trivialement matérielle et technique. Faire preuve de réalisme, aujourd'hui, ce n'est pas s'armer militairement pour détruire son prochain ou se protéger de lui ; ce n'est pas plus accepter provisoirement de déposer les armes en vue d'une négociation débouchant elle-même sur des accords provisoires. Ce jeu diplomatique classique est parfaitement vain. Toutes les guerres du monde ont été la dénonciation d'accords préalables sérieusement négociés. Le Traité de Vienne, en 1814, n'a pas empêché les cent jours et Waterloo ; le Traité de Versailles, en 1919, ni les accords de Munich, en 1938, n'ont empêché la deuxième guerre mondiale et les folies du nazisme. Ce qu'il faut désarmer, si l'on veut construire une Terre plus fraternelle, ce sont les cultures. Les désarmer non pour les affaiblir mais pour les sublimer ; non pour les falsifier subrepticement mais pour leur permettre de mieux faire aimer les vertus qui sont en elles ; non pour préparer leur extinction mais plutôt pour les rendre encore plus dignes d'admiration et de respect. Le mot culture renvoie à la notion de travail et d'effort. Cultiver la terre c'est rendre fertile le champ qui nous a été confié. L'enseignement-apprentissage des langues-cultures étrangères fait aujourd'hui, en France, l'objet d'un débat scientifique important. Disons-le sans ambages, pendant longtemps l'Université a négligé de lui donner un statut scientifique à part entière, considérant qu'il ne s'agissait de rien d'autre que d'une discipline applicative de la linguistique envisagée comme base théorique de ce que l'on a longtemps désigné et que l'on désigne encore souvent sous l'appellation de linguistique appliquée. Sans entrer dans les détails techniques de ce débat qui n'intéressent que les spécialistes du domaine, disons que la grande exclue de l'Université française en matière d'enseignement-apprentissage des langues étrangères, c'est de toute évidence la culture. On a cru qu'une approche analytique des formes phonétiques, lexicales et morpho-syntaxiques d'une langue permettait de s'en approprier la substance profonde, et que le reste, à savoir la communication, serait tout simplement

une sorte de grâce par surcroît déduite miraculeusement de cet apprentissage formel préalable. On s'est lourdement trompé puisque l'on a tout simplement réduit le travail du didactologue à une application de théories linguistiques. Ce n'est que dans les années 70 qu'on a commencé à aborder le problème d'une approche systémique de la culture en classe de langue étrangère, seconde ou maternelle et ce n'est que depuis le milieu des années 80 que Robert Galisson a permis d'ouvrir, en Sorbonne, une équipe de recherche spécialisée en Didactologie des Langues-Cultures. Le dialogue des cultures, finalité majeure de toute société moderne, doit d'évidence être préparé par la classe de langue. N'importe quel manuel voué à l'apprentissage d'une langue-culture étrangère est en effet tissu de valeurs (religieuses notamment) banalisées par un usage très ancien irriguant le discours-citoyen quel que soit le lieu idéologique d'où il est émis. Ces valeurs sont les points d'achoppement les plus sérieux de l'apprentissage d'une langue-culture quelconque par un étranger. Me revient en mémoire, à ce propos, un colloque organisé à Tokyo en avril-mai 1970, à l'occasion duquel de nombreux intervenants avaient abondamment insisté sur la difficulté considérable que peut éprouver un apprenant japonais à comprendre des notions considérées comme courantes par un Français moyen. L'un des conférenciers, Georges Neyrand<sup>1</sup>, avait alors expliqué cela par un affrontement philosophique et spirituel entraînant une tout autre vision des choses. « La notion de « Personne » est particulièrement difficile à saisir pour les Japonais (...) » « tout discours en japonais est l'expression d'une relation sociale (...) » « Qui dit relation, dit être relatif... Nous sommes loin de l'Absolu de la Personne. C'est ainsi que pour dire « JE », il y a en japonais une demi-douzaine de mots ; chacun se différencie par la relation à autrui qu'il suppose, aucun ne comporte une référence à l'Absolu. De même, il serait intéressant de comparer l'usage des honorifiques japonais et celui des majuscules en français. Le premier se réfère à un système social, le second oriente vers une transcendance. Précisément nous écrivons volontiers Personne avec une majuscule (...) les droits de la Personne, le respect de la Personne. Le Japonais comprendra les Droits de la personne, ou aura tendance à le comprendre – comme une expression juridique déjà codifiée ou à codifier. Le respect de la Personne voudra dire le devoir moral de traiter les gens avec les égards qui leur sont dus. L'expression française (dit) autre chose ». Ce médiateur d'apprentissage qu'est le manuel, comme on le voit, exige donc une conception moins superficielle de la Didactique des Langues que Robert Galisson a tout à fait raison de vouloir élever au rang et à la dignité de Didactologie des Langues-Cultures. Il faut effectivement en finir avec une longue tradition de négation de cette discipline dont on voit distinctement aujourd'hui qu'elle pose de façon complexe, en termes comparatifs, le problème d'évidence non simplement technique de l'apprentissage des langues-cultures. Relire nos manuels sous l'angle des valeurs et même de la spiritualité qui les inspirent (souvent à l'insu d'un concepteur oublié - ou plus sûrement ignorant - des spécificités culturelles du destinataire de son livre) est un objectif de recherche à la hauteur des grands enjeux communicatifs du monde moderne. Mais rien de bon ne se fera au plan mondial tant que les gouvernements de tous les pays traiteront la question de l'enseignement-apprentissage des langues-cultures étrangères comme un sous-domaine des Sciences du Langage. Il faut une politique volontariste, dynamique et généreuse pour lutter contre les effets de plus en plus dévastateurs d'une mondialisation écrasant sur son passage les langues et surtout toutes les cultures du monde. Il faut, comme l'écrivait Gisella Baumgratz-Gangl en 1993, former notre apprenant, quel que soit son âge, « à une mobilité intellectuelle », lui apprendre à « s'ouvrir à l'autre sans perdre son identité » car la position qui est la sienne dans son contexte national et spirituel ne doit pas devenir « la frontière de sa perception et de sa pensée, l'horizon borné de sa conscience, ou même simplement la référence absolue de ses jugements ». Bref, la classe de langue doit adoucir ses tendances à l'ethno et à l'éthocentrisme afin de l'amener à percevoir peu à peu son appartenance à des groupes plus larges qui tendent vers l'humanité dans son ensemble, la fameuse « Terre-Patrie » d'Edgar Morin. Comme le soulignait déjà Albert Jacquard en 1976, dans l'Eloge de la Différence, « notre richesse collective est faite de notre diversité » car « l'autre, individu ou société, nous est précieux dans la mesure où il nous est dissemblable ». Il m'a semblé que ces considérations conclusives sur l'importance axiologique de notre

discipline étaient, après le bel article de Jean-Michel Blanquer, en parfaite harmonie sur le fond avec ce deuxième numéro de Synergies Monde Arabe consacré à l'enseignement de la langue-culture française dans les pays méditerranéens.

**Note:**

<sup>1</sup> Révérend Père Georges Neyrand, « Une catégorie de la langue française : la Transcendance » in Actes du premier colloque franco-japonais pour l'enseignement de la langue française au Japon, Jacques Cortès dir. Athénée Français de Tokyo, avril-mai 1970, pp.41-50.